

Regard

Équilibre

Derrière le photographe -davantage quand il est d'art-, se cache un discours pertinent, qui se lit sur l'humain. Il capte des instants. En sort des images urbaines rurales vivantes douces violentes qui désinstallent, qui secouent les mentalités, délogent nos certitudes. C'est à ce moment que, comme son appareil, son image, il trouve lui aussi son équilibre. Il le trouve quand il restitue aux autres ce que ces autres lui donnent. La photo c'est la vision qu'on a ou veut avoir des autres. Mais avant d'en arriver à ce discours pertinent, il faut du temps que les factures, les dépenses, les charges, les tribulations du quotidien n'ont pas la patience d'attendre. L'objectif du photographe peut alors changer, se faire flou. Il fait de la photo alimentaire (mode, défilé, rentrée scolaire d'établissement, journalisme d'opinion...) Son clic se corrompt, il finira par prendre une claque. Il cède à la retouche des images, à la triche à l'aide de Photoshop, il fait mentir l'image, glisse sur

PAR
ALEX KIPRÉ

le terrain de la photo d'art contemporain. Cette absorption par l'art contemporain est une manière insidieuse de soumettre via le numérique, la photographie à une identité rétrécie et réductrice. Elle se dissout dans une image de synthèse, métissée, hybridée, empruntant via le numérique, des éléments d'élaboration venus de dessins, de peintures, de textes, du graphisme, d'images scientifiques du cinéma... le tout numériquement mixé par des programmes informatiques de très haute définition. Sa photo obéit à des codes qu'il ne comprend pas toujours lui-même et qui viennent d'une main qui paie et donne mieux. Mais la main qui enrichit ne donne pas que de l'argent. Elle donne aussi et dicte ses lois pernicieuses. Désormais il manque au photographe sous les PROJOS qui expose partout, son pertinent discours, son art. En échange il a l'argent, ce Dieu venu d'on ne se sait où, ni à quelles fins. Il se dit qu'il n'a pas d'odeur. C'est bien. Le défi est de trouver l'équilibre entre la notoriété internationale, l'argent et la poésie première de son écriture photographique ■

8^e art

Le nouvel objectif des photographes d'Ivoire

Écrire la lumière est devenu, depuis l'avènement des selfies, l'affaire du premier venu, de tous et pas seulement celle des photographes professionnels.

Presque tout le monde "renseigne" sur son "profil", ou plus généralement sur sa situation, sa présence dans un lieu (au Château de Versailles d'Alpha Blondy), auprès d'une star. Mais les égoportraits que sont les selfies s'assument assez bien au point de venir parasiter, voire déranger le milieu professionnel. De juin à juillet 2016, la galerie Louis Simone Guirandou qui avait hébergé d'ailleurs la première expo photo d'art a accueilli l'exposition Alien Édits une série de selfies réalisée via son iPhone par la styliste créatrice de mode, Loza Maleombho. Née au Brésil d'une mère ivoirienne et d'un père centrafricain, Loza qui se considère comme artiste polyvalente. Ce qui veut dire ? « Que je ne m'estime pas limitée à une seule forme d'expression artistique. Je prends des photos depuis longtemps, dans mon travail de styliste créatrice, je réalise souvent la direction artistique et la photographie de mes catalogues. La photographie dans mon univers est indispensable. Pour moi il n'y a pas de règle en photographie. »



PHOTOS : DR

Se photographe (faire un selfie) comme le fait Kajeem est un geste vieux comme l'atteste cette image datant de 1920...



professionnelle puisque ça a un caractère ludique. En plus il faut savoir que pour vivre convenablement de son travail un photographe doit avant tout chercher à être incontestablement bon. Ça ne nuit pas à mon travail parce que depuis l'arrivée et la popularisation des téléphones portables, des Smartphones avec des appareils photo interconnectés, les habitudes et les besoins de se faire photographe ont changé. Joana Choumali, très décomplexée par ce médium, estime que c'est le fruit de la culture populaire et de la technologie. « Ça répond à un besoin humain aujourd'hui qui consiste à nourrir son ego, se faire du bien ». « Je comprends ce type de narcissisme mais c'est dommage que certains en abusent » réagit Laurielle N'Cho spécialisée dans les photos de mariage, créneau qui nourrit bien sa femme en dépit des milliers de selfies qui s'y font. François Xavier Gbré basé à Abidjan après avoir été formé à Montpellier n'est pas gêné par cette concurrence. « On ne grave pas dans sa mémoire un selfie. Ça s'oublie vite. Et il manque à ces photos l'habileté de la composition, du cadre etc. Nos photos doivent traverser le temps et survivre après notre départ » Dorris Haron Kasco, épris de liberté estime que c'est une bonne chose. Venu par passion, amour et devoir à la photo il est égal à ce qu'on attend de lui.

« Les selfies c'est le clic et le clac, ce sont des appareils. Moi je fais plus de photos dans ma tête qu'avec des appareils. Avant de faire la photo, je l'ai déjà faite. Il suffit d'un millimètre plus haut ou plus bas pour que tout change et que le contraire de ce que je voulais dire soit dit ». Pour Dorris un photographe doit avoir un discours, une idéologie : « Un bon photographe n'est pas que photographe ». L'illustration de ce propos de Dorris dans le milieu, est faite par GauZ' qui est photographe et davantage. Cet également documentariste s'est fait ravir ce statut de photographe par l'écriture avec un best-seller titré « Debout payé » écoulé en France à plus de

100000 exemplaires. Armand Patrick Gbaka Brédé, son nom l'état civil, se réjouit de l'avènement des selfies. « Maintenant que tout le monde est capable de faire de la photo, on distingue les vrais photographes car la valeur de l'image a pris de l'importance. On les réclame pour les grands moments. Quand il y a une affiche de campagne par exemple, on cherche un photo-gra-phe, c'est à dire un artiste capable de tenir un discours, pas un selfie » précise celui qui peut se vanter d'avoir fait des photos pour François Hollande, Francis Wodié, Harry Belafonte mais aussi pour de parfaits inconnus. Selfies ou pas, les photographes continuent tranquillement leur travail.

C'est le cas Macline Hien. Pur produit de l'Insaac, Macline Hien, un nom qui compte, continue de promener sa silhouette svelte dont la pureté de lignes convoque le regard de bien des prédateurs mâles, dans son environnement immédiat. Un environnement marqué par des conflits sociaux et politiques que traverse le continent et qui laissent des stigmates. Au Burkina Faso, elle (pour) suit ces mêmes travaux artistiques dans l'espoir de retracer les événements qui ont marqué le soulèvement populaire et le départ de l'ex-président au pouvoir depuis plus de vingt-sept (27) ans. Voulant dépeindre cette rupture, Macline Hien a visité la résidence du frère de l'ex-Chef d'État en images. « Les images que capte l'objectif de la photographe que je suis, sont tristement parlantes, c'est un ensemble d'éléments et de traces laissés soit par les anciens occupants, soit par le peuple révolté. Ils sont révélateurs d'un cocktail de sentiments. » explique-t-elle placide.

La photo, arme politique ?

La sérénité affichée par les photographes, leur subtilité, le non-dit en font des acteurs majeurs de grands changements sociaux au point qu'on est enclin à questionner le politique (au sens de responsable de la cité) qui vit en eux et préside à leur prise d'appareil. Lequel appareil présente



...et initié en 1839 par Hippolyte Bayard à qui on doit le premier selfie que voici.

tant d'affinité avec les armes à feu qu'il est impossible de ne pas établir un parallèle et d'admettre que son arme en main, le photographe détient le pouvoir de se faire entendre en proposant sa vision du monde.

« La photo est une vision à la fois esthétique et politique du monde. L'aspect politique n'est pas forcément perceptible mais retenez bien que le choix esthétique est forcément politique (...) Bien sûr que la photo tient un discours politique. Prenons la photo de campagne du Rhdpc avec les deux chefs de partis. Tout change selon que le photographe demande à Bédié ou Ouattara de s'asseoir et l'autre de se tenir debout. Il faut être naïf ou de mauvaise foi pour refuser de le comprendre. C'est pourquoi le paysage me parle très peu. Ça ne m'attire pas » soutient Gauz'. François Xavier qui immortalise des pans entiers de murs explique : « Je photographie des murs, des tas de cailloux mais il faut être très attentif. Il y a toujours un signifié derrière. Même si souvent les personnes sont absentes de mes photos, je ne parle pas de paysage. Quand je photographie un mur penché ou fissuré, ce n'est pas le mur qui est mis en cause mais l'architecte, l'entrepreneur et tous les responsables de ce fâcheux résultat. Pareil, une rue sale est plus une affaire de salubrité des hommes que de voirie ».

Mimiques

Plus incisif : « On vient vers cet art pour s'exprimer pour proposer et peut-être même imposer sa vision du monde. Peu bavard, je fais silence de mes idées. C'est par et avec la photo que je m'exprime. Je refuse d'être apolitique. Je m'en voudrais d'être apolitique » assume pleinement Dorris Haron Kasco.

Ananias Léki Dago qui préfère le terme de photographe d'auteur à celui de photographe d'art ne fait pas autre chose lorsqu'il soutient : « Mon travail est très politique sans être frontal. Je suis dans le texte caché un peu comme, sans prétention, Bernard Dadié dans l'écriture avec Thôgo Gnini par exemple. Le temps que les politiques se rendent compte qu'il parle d'eux c'est trop tard. ».

C'est certainement ce que comprend le ministre Alain Donwahi qui lui a commandé un ouvrage relatif à La Nawa dont le politique est le Président du conseil régional. En perpétuel apprentissage, Joana Choumali s'en voudrait elle, de devoir en imposer tant aux autres. « Mon but quand je fais de la photo c'est d'instaurer un dialogue, de donner et de recevoir. Ce que je sais, je le mets de côté parce que je veux toujours apprendre. Je ne veux pas être péremptoire et avoir des idées tranchées » dit-elle avant de proposer : « Je ne suis pas politique mais plutôt préoccupée par l'humanisme contenu dans mon travail » ■

ALEX KIPRÉ

Dorris Haron Kasco, le père de la photo d'art

Oté Alabi, nigérian venu s'y installer dans les années 1920, peut être considéré comme celui qui introduit l'objet photo en Côte d'Ivoire en passant par la partie septentrionale. Cette information est recueillie auprès de Cornelius Augustt Yao Azaglo, photographe aux origines togolaises et ghanéennes formé par le dit Oté Alabi. Azaglo immortalise des jours de marché, quelques portraits et se forge une notoriété dans le nord ivoirien. À Korhogo précisément. Dans le sud ivoirien, vient régner dans les années 1950, Bene Hoane, un chinois précédemment installé au Sénégal. Il s'illustre par la qualité de ses portraits qui sont durables, par le soin mis au labo pour rendre la lumière, les grains. Bene Hoane forme ses enfants Monsain et Jean surtout qui excelle. L'entreprise devient donc familiale. Les personnalités s'arrachent ses services. Un français du nom de Normand "Photo" fait parler de lui également par ses portraits, ses grands tirages. Tous s'en sortent plutôt bien car ils écoutent



leurs pièces et font des émules dont Nogbou Photo. De nombreux studio ouvrent parce que la photo devient un article commercial rentable. Il faut attendre une trentaine d'années plus tard, au moment du multipartisme pour qu'un jeune homme propose quelque chose de novateur. Pratiquant d'art martial donc résistant, construit dans l'endurance, la détermination, frêle aux épaules solides, il porte une lourde expo personnelle au même titre qu'un plasticien. La

galerie Art pluriel de Simone Guirandou l'accompagne. L'artiste expose pour la première fois la femme différemment. Il la suggère en exposant tout d'elle, sauf son corps généreux et son poétique visage. La rupture vient d'être créée. La photo d'art ivoirienne aussi avec « Femmes masquées ». Dès lors Dorris Haron Kasco fera bouger les lignes, se déplaçant rapidement à moto, mais trouvant tout son temps pour s'arrêter, s'installer aux côtés de ceux qu'on dépasse allégrement et avec empressement : « Les fous d'Abidjan » naît et plaît pour déboucher sur la publication d'un ouvrage. Puis ce sera au tour des « Gosses de la rue ». Ayant la confiance et le soutien du volet culturel de la France (ccf, coopération et Ambassade) il prétexte de la photo -regard sur le monde- et du cinéma pour tendre une main secouriste et salvatrice aux autres. Dans les années 94, via son concept « L'œil du temps » il participe et fait participer plus d'une dizaine de photographes ivoiriens méconnus, anonymes triés sur le volet après une prospection à

ses propres frais, aux festivals de photo "Rencontres de Bamako" dont c'est la première édition. Cornelius Augustt Yao Azaglo (1924-2001) le plus ancien et Ananias Dago le benjamin qu'il a fortement contribué à construire, font leur première sortie du pays à cette époque. « C'est Dorris qui a fabriqué Ananias » et plein d'autres, se souviendra le journaliste Soro Solo désormais basé à Paris. De même que plusieurs témoins dont le critique Mimi Errol, de cette époque. En 2004, il posera son objectif au cœur d'un Rwanda pansant ses plaies profondes. Il en découlera une expo au siège de l'Onug (Suisse), 3 mois durant. Après avoir porté la photo d'art dont il est le précurseur en Côte d'Ivoire, Dorris est actuellement professeur à l'École supérieure des Beaux-arts de Montpellier. Réaliste, il n'a pour autant pas cessé de se rêver porteur de projets qui changent non pas l'Afrique mais la perception qu'a le monde (les Africains y compris) de cette Afrique ■

A. KIPRÉ

Repères

BAZOUAM. Les deux photographes Dorris & Gauz' exposent, du côté de Grand-Bassam un festival dénommé "Bazouam Galerie sur route" dont on continue de dire grand bien.

KODJO. Correspondant de Fraternité-Matin, Paul Kodjo est l'un des rares à avoir couvert Mai 68 en France avant d'ouvrir son studio à Paris et photographe Barry White, Manu Dibango et bien d'autres. C'est à lui que l'on doit les premiers romans photos made in Côte d'Ivoire dans l'Hebdo Ivoire Dimanche.

1996. Un groupe de jeunes filles photographes de presse dont Macline Krasso, Martine Dissé avait été sélectionné pour la biennale de DaK'art en 1996, soulignant ainsi le rapport étroit existant entre les compartiments de la photo journalistique et artistique.

INSAAC. L'institut national supérieur des arts et de l'action culturelle ne dispose d'un département photo. Celui qui a contribué à former la génération Macline est fermé depuis plus de 20 ans.

AMAH BOAH RACHEL. Née en France, elle a grandi à Abidjan et est repartie en France à l'âge de 15 ans où cette ivoiro-française vit de photo.

PRIX. Pour motiver les photographes, a été mis sur pied le prix Ben Hoane de la photo récompensant le photographe le meilleur dans sa catégorie avant de postuler pour le grand prix Guy Nairay initié par Houkamy Guyzagn dont le commissaire est Mimi Errol

PREMIER. Le premier autoportrait photographique, selfie date de... 1839 Hippolyte Bayard (le noyé). Mais ce sont les premiers appareils numériques, permettant de faire des photos à volonté, qui ont véritablement lancé la tendance.

OFFICIEL. 2004 peut être considérée comme la date officielle de la création du mot selfie qui est expliqué dans un manuel de photographie écrit par le photographe, designer, illustrateur et écrivain Jim Krause ■

Quand ce sont des dames...



Macline Hien.



Joana Choumali.



Patricia Essé.



Aude Fadiga.

Il était plus commun de les voir poser que de se placer derrière l'objectif. Formées à l'Insaac pour la plupart, les premières Martine Dissé, Rachelle Krasso, Macline Hien ont donc étonné. Les premières citées ont respectivement fait les beaux jours des quotidiens Ivoir'soir et Le patriote avant de s'envoler pour les États-Unis et la France, des destinations présumées plus clémentes. Reste encore en service Macline dont le travail et la progression sont remarquables. Hyper sollicitée, constance, elle combine reportages, commandes, et travaux d'auteur dont elle assure l'organisation dans ses locaux situés sur le prisé Latriille. Macline se sent photographe pas plus ni moins que les hommes « pour fixer la mémoire et faire passer l'information ». On lui doit une série de travaux ma-

jeurs tels que « Bienvenue à la cité de la Paix », « Hypnose Drama » par lesquels « je veux revisiter les géographies de la frustration socio-politique » souhaite-t-elle. Sont venues s'ajouter à Macline Hien, de plus jeunes dont la plus artiste avec un discours marqué reste Joana Choumali. Communicatrice, publiciste, directrice artistique dans des agences avant de décider depuis 2014 de ne vivre que de photo d'art, elle est propriétaire de son propre studio. On lui doit plusieurs expos perso. "Hââbré" sur les scarifications lauréat de plusieurs prix. Une expo sur un retour à la chevelure authentique des femmes noires qui a fait que « Je ne me suis plus jamais défrisé les cheveux », pour joindre l'acte à la... photo. Et bientôt "Sissi Bara" sur les femmes charbonnières de San-Pedro. Militante ? Oui

car cette africaine mariée et mère refuse de s'excuser d'être africaine ou femme quand elle travaille. La photo n'a pas de sexe. Même si elle reconnaît que pour les charbonnières de San-Pedro, cette sensibilité a, face à des femmes sceptiques au départ, quelque peu milité en sa faveur. Elle-même mariée, spécialisée dans les photos de mariage apprises sur le tas, mais qui lui bouffent tous ces week-ends, Lauriette N'Cho reconnaît elle aussi être avantagée par sa condition féminine quand il s'agit de pénétrer l'intimité de la mariée par exemple. On est un peu plus rassuré quand il s'agit d'une femme car cette spécialité exige minutie, sens du détail, de l'organisation pour ne rien rater. « C'est un jour de grandes émotions. On ne se marie pas tous les jours donc il faut être vigilant, travailler

quand les autres s'amusent. Ce n'est pas évident ». Ça ne l'a pas été au départ non plus pour Aude Fadiga de Yéyé Magazine qui se prépare à la photo d'auteur et dont les parents sont aujourd'hui fière : « Je te présente ma fille, elle est photographe » disent-ils désormais. Certaines autres femmes journalistes, toujours considérées en secret comme plus exposées dans les foyers de tension, se sont regroupées au sein de l'Organisation des femmes reporters photographes de Côte d'Ivoire (Ofrepci). Présidée par Victorine Socko ce regroupement comprend également la charmante Patricia Essé, photographe de premier choix de Charles Konan Banny puis d'Anne Ouloto. Primée par la fondation Fatou Sylla, Ofrepci a déjà exposé autour du thème « La femme au travail » ■

A. K.